

MÉMOIRE JUIVE mjdp bulletin

Numéro 36

Janvier 2020

é d i t o

Janvier est un triste mois, au cours duquel, il y a cinq ans, la liberté de la presse et le judaïsme ont été durement éprouvés.

Deux ans après l'attaque terroriste contre les journalistes de Charlie hebdo, je rappelais le souvenir de l'assassinat du journaliste et écrivain Hugo Bettauer car la presse est la première victime des autocrates. Trois ans plus tard, je ne pensais pas que l'actualité me force encore à évoquer la même affaire et la fin de l'article :

... Le 10 mars 1925, à la suite d'une campagne d'une rare violence dans les journaux d'extrême droite, le prothésiste Otto Rothstock se rend à la direction du journal et tire six balles de revolver dans la poitrine et le bras de Bettauer, qui, transporté d'urgence à l'hôpital, décède le 26 mars, à l'âge de 52 ans, des suites de ses blessures. Rothstock est arrêté. Il avait été membre du Parti nazi (NSDAP), dont il avait démissionné peu de temps auparavant. A son procès, sa défense est assurée par des avocats en relation étroite avec le parti nazi. Même s'il est évident qu'il s'agit d'un crime antisémite, la cour criminelle décide d'envoyer Rothstock dans une clinique psychiatrique dont il ressort dix huit mois plus tard en homme libre... (Bulletin n°33).

Toutes choses égales par ailleurs, le procès avorté de l'assassin de Sarah Halimi relève du même déni qui n'est pas nouveau en réalité.

A-t-on oublié qu'Ilan Halimi est mort il y a 14 ans maintenant alors que la police n'avait pas du tout envisagé l'éventualité d'un crime antisémite pour n'envisager que le scénario du crime crapuleux.



C'est donc le déni et un juidisme étroit qui fonda la décision de la cour d'appel, le cannabis est une circonstance aggravante en matière délictuelle, pas en matière criminelle. La justice n'est pas forcément logique. Plus l'infraction est grave et moins c'est grave. Appliquons ce principe aux crimes contre l'humanité : pourquoi le Reichskanzler Adolf Hitler, cocaïnomane, a-t-il été jugé par l'Histoire et quelques uns de ses acolytes dont Göring morphomane notoire, à Nuremberg ... et pas par notre cour d'appel ?

En matière de crime contre l'humanité, par la conjugaison de la cocaïne et de la morphine, ils ressortaient libres, avec les félicitations des juges.

Comme la désignait l'ancien article 64 du Code pénal on a voulu voir la « démence » avant de voir la préméditation criminelle. En réalité le cannabis n'a pas aboli le discernement et provoqué un trouble psychique ou comme le disent les textes de manière redondante, neuropsychique. Il n'a été qu'un élément exacerbant d'un assassinat culturellement programmé.

Ce déni relève à la fois de la lâcheté politique des élites et de l'hostilité ou de l'indifférence de beaucoup. L'antisémitisme ne s'est jamais aussi bien porté en France, surtout et y compris chez les jeunes comme le montrent des sondages récents.

Tous ces événements rendent naturellement notre rêve incertain. Le temps d'une Mémoire juive apportant son témoignage à une France apaisée est un rêve qui s'éloigne.

Alors pour l'heure, comme nos contributeurs, évadons nous, en Afrique ou en Chine ou encore plus loin, dans le Yiddishland ou en Corrèze. ■

Jean-Pierre Randon



Le yiddish, une *langue de connivence* chez le cinéaste-écrivain Robert Bober

Cette connivence, c'est Robert Bober lui-même qui en parle lors d'une conversation. La complicité qui existe entre ceux qui ont entendu le yiddish dans leur enfance auprès de leurs parents ou grands-parents. C'est la langue vécue et non apprise, ajoute Bober, une langue par essence indéfinissable. Lui-même a le sentiment, que bien que ne la lisant ni ne

allé et de filmer ce qui me reliait à cette histoire. À mon histoire. » Ainsi grâce au yiddish, Bober a pu renouer les fils perdus de la mémoire paternelle. En rencontrant Madame Kamer, la dernière personne qui parle encore yiddish à Radom ¹, le cinéaste reconstitue par la grâce de la langue le parcours de la communauté juive de la ville, et celui de son père en particulier. Maurice, le

mère et sa mère :

- « Le yiddish est la plus belle des langues ».

- « Et pourquoi ? » lui demandait ma mère.

- « Rayselé, lui répondait sa mère, c'est parce que dans le yiddish on comprend chaque mot². » Cette boutade n'est pas sans rappeler le bon mot de l'actrice du théâtre yiddish, Madame Klug, cité par Kafka dans son Journal : « Voyez-



Robert Bober et Michèle Tauber

l'écrivain, il est à même de la sentir, de la comprendre entièrement. À propos du film sur Radom où Bober est parti à la recherche de ses racines paternelles, il écrit : « Il s'agissait de retourner en Pologne sans que j'y sois jamais



jeune mécanicien de *Quoi de neuf sur la guerre ?* ² évoque un dialogue entre sa grand-

¹ Réfugié provenant d'Allemagne, apatride d'origine polonaise (1976).

² *Quoi de neuf sur la guerre*, ed. P.O.L., 1993, p. 14.

vous, je parle toutes les langues, mais en yiddish³ ». Le yiddish, langue-palimpseste elle aussi, qui contient de multiples strates de la vie juive d'antan sous toutes ses formes : le

³ Kafka Franz, *Journal*, Grasset 1954 Le Livre de Poche, 1983, p. 207.

shtetl, la bourgade juive, et sa vie quotidienne, l'école, le bain public, la maison d'étude, mais aussi les premiers mouvements révolutionnaires, les réseaux d'enseignement et d'éducation et la littérature. En 1967, dans son premier film personnel Robert Bober introduit la langue et la littérature yiddish à la télévision française en filmant un long extrait d'une pièce de Sholem Aleykhem, *Dos groyse gevins, Le gros lot*. Cette langue qui incarne un passé et qui se réincarne par le truchement de sa culture et à travers d'autres langues a donc la capacité de s'entrelacer à des canaux de transmission variés. Les contes hassidiques en sont un exemple récurrent : dans *Vienne avant la nuit*, le film et le livre, l'histoire du rabbi dansant qui prélude au texte, ainsi que celle où Rabbi Israel de Rizhin peut seulement raconter l'histoire des générations passées, ou bien la parabole évoquée par Charles dans *Laissées-pour-compte*⁴, et enfin le récit imaginé de l'arrière-grand-père dans *Vienne avant la nuit* : « ...et il me répondrait en yiddish, cette langue qui fut pour moi la première ». Le texte français de ce récit est un morceau de prose poétique illuminé par la lumière créée par le grand-père ferblantier et allumeur de réverbères et par la musique de la langue. Cette impression est corroborée à la vision du film où Bober donne à entendre la « voix » de son aïeul par le truchement de celle de Yitskhok

⁴ *Laissées-pour-compte*, p. 36-37.

Niborski. Après la parution de *Quoi de neuf sur la guerre ?*, l'écrivain s'est entendu dire : « Vous l'avez écrit en français, nous l'avons lu en yiddish ! ». Ainsi le yiddish de Robert Bober est aussi la langue qui trouve un refuge dans la langue française. Son français « parle » yiddish dans l'atelier, le microcosme-refuge par excellence de la langue, lieu de re-création d'un *Là-bas* désormais perdu physiquement mais qui reprend vie par les histoires et les chansons en yiddish. « Savez-vous quoi, Reb Sholem Aleykhem, nous voulons plutôt parler de quelque chose de gai : quoi de neuf sur la guerre ? » D'emblée Bober installe son roman à l'intérieur de l'un des plus célèbres romans yiddish, *Tevye der milkhiker /Tevye le laitier*, et le lecteur entre de plain-pied dans cette construction en abyme. La langue française devient la voix du yiddish, cette « langue d'empreinte⁵ » dit Régine Robin, laissée dans le français. Une marque en creux laissée

⁵ Robin Régine, *Le deuil de l'origine*, L'imaginaire du Texte, PUV, 1993, p. 98.

par le corps du yiddish dans le français et forgeant par là-même une troisième langue, cette « mutation dans laquelle l'original se modifie » évoquée par Walter Benjamin dans « La tâche du traducteur⁶ ». Il s'agirait d'une conversation entre deux langues de laquelle il ressort une troisième qui pourrait ressembler à cette *yiddishkeyt*, telle que la définit la traductrice du yiddish Batia Baum : « La *yiddishkeyt*, c'est du féminin, c'est tout ce dont la langue est nourrie, ce qu'elle porte en elle de racines, de sensations, d'odeurs, de lait de la mère, de pensée, de culture. D'une culture qui puise très loin dans les sources, à chaque génération, à chaque siècle, et fait qu'il y a transmission par la langue⁷ ». ■

Michèle Tauber

⁶ Benjamin Walter, *La tâche du traducteur*, in : *Œuvres I*, Folio/Gallimard, Paris, 2000, p. 249.

⁷ Baum Batia, « Langue cachée, perdue, retrouvée », in *Esquisse(s)*, n°1, 2011, p. 39.

Sommaire

Edito	page 1
Le Yiddish, langue de connivence	page 2 & 3
Les Juifs de Kaifeng	page 4 à 6
Le colloque de Brive	page 7 & 8
Les Radomiens	page 9 à 11
Les Juifs du Zimbabwe	page 12



À la rencontre des Juifs de Kaifeng

Ils sont partout, donc forcément en Chine !

Alors que nous devions partir en Chine en 2003, voir notre fille, nous sommes tombés sur un livre dont le titre nous a particulièrement frappés : *Etre Juif en Chine* (1).

Nous avons alors décidé de leur rendre visite, en prenant contact avec un ancien E.I.F. qui nous a renvoyés vers un Israélio Américain, professeur d'anglais à l'université de Kaifeng et qui essayait de redonner une vie communautaire, qui avait disparu, à la centaine de familles vivant à Kaifeng mais qui cependant avaient conservé le souvenir de leurs origines.



Pékin - Kaifeng : 657 km

La communauté juive de Kaifeng est la plus ancienne de Chine, dont les membres sont arrivés par la route de la soie, entre le IX^{ème} et le XII^{ème} siècle en provenance de Perse ou d'Inde.

Ils ont été bien accueillis par l'empereur – Kaifeng était alors capitale – et auquel ils ont offert de la toile de coton, textile alors inconnu en Chine. Il leur a donné des noms chinois : Li, An, Ai, Gao, Mu, Zhao, Jin, Zhu,, Zhang, Shi, Huang, Nie, Zuo, Bai.

L'empereur leur a permis de s'installer et de pratiquer leur religion.



L'empereur accueille les Juifs





Rencontre de l'empereur Song avec les Juifs de l'ouest.

Quand l'empereur vit l'aspect curieux de ces étrangers, il fut intrigué par leurs vêtements et leurs petits chapeaux. L'empereur proclama : vous êtes venus jusqu'à notre (Grande) Plaine Centrale (désigne Kaifeng, capitale de la Chine sous la dynastie Song). Honorez et préservez vos coutumes ancestrales et restez, transmettez les à Kaifeng. Il donna son nom et celui de six ministres aux sept représentants Juifs : Zhao, Li, Ai, Zhang, Gao, Jin and Shi

La communauté a construit une synagogue a pratiqué sa religion et s'est développée jusqu'à compter 5 000 membres à son apogée.

Tout en conservant leur religion, les juifs ont adopté les coutumes locales : costume, port de la natte, observance du confucianisme, et même concubines chinoises à côté des épouses juives – d'où le type chinois des juifs de Kaifeng.

Au cours des siècles, la synagogue a été détruite et reconstruite plusieurs fois (inondations, tremblements de terre, incendies). La communauté a commencé à décliner avec la diminution du commerce par la route de la soie. Située au centre de la Chine, cette communauté est restée très isolée et a été redécouverte en 1605 par le jésuite Italien Matteo Ricci.



La synagogue de Kaifeng



Avec la mort du dernier rabbin, sans successeur, sans shohet, sans mohel, plus de vie juive jusqu'au début du XXIème siècle, date à laquelle nous les avons rencontrés.



Famille juive rencontrée en 2003 (remarquez l'étoile de David sur la partie bleue à gauche)

A partir de cette époque, la vie juive de cette communauté a connu une renaissance : création d'un centre communautaire, d'une école, célébrations des fêtes, alya d'une douzaine de personnes et projet de reconstruire une synagogue. En 2016 arrêt brutal. Xi Jinping, sous prétexte d'ingérence des puissances étrangères dans les affaires de la Chine, a frappé d'interdit tout développement religieux et la pratique est devenue clandestine. Telle est la situation aujourd'hui.

Il existe d'autres communautés juives, d'implantation beaucoup plus récentes et formées par des occidentaux.

N'oublions pas l'histoire du ghetto de Shanghai qui est plus connue. Il a été un refuge pour 30 000 Juifs fuyant les persécutions d'Europe. Formé par les japonais à la demande d'Hitler, ceux-ci ont refusé de le bombarder sur son ordre. ■

Sylviane et Bernard Kryger

(1) *Etre Juif en Chine* Nadine Perront ed. Albin Michel
Les Juifs de Chine Caroline Rebouh Les éditions Persée
Pivoine Pearl Buck, roman qui n'a rien d'historique, donne un aperçu de la vie juive à Kaifeng à l'époque de sa prospérité.



Colloque de Brive : Mémoires juives - Destins croisés

Il s'est tenu à Brive en Corrèze, loin de Paris mais plus près que le Zambèze. Je ne me réfère pas à la formule du journaliste de Paris Match en 1956, Raymond Cartier qui écrivait : *plutôt la Corrèze que le Zambèze* mais seulement à la paronomase (1), il faut savoir de nos jours où se placent les limites du politiquement correct. D'ailleurs nous évoquerons aussi le judaïsme en Afrique et plus particulièrement au Zimbabwe dans ce bulletin.

Avant de nous intéresser à l'Afrique et plus particulièrement à la présence juive, portons nos regards vers la Corrèze.

Trois associations sont à l'origine de cette manifestation : l'association Mémoires juives en Limousin, qui avait déjà organisé des colloques sur ce thème à Chavanac, près de Meymac ;

l'association corrézienne France-Israël alliance Général-Koenig, présidée par Jean-Michel Delpeuch qui en assura la mise en place localement, permit l'implication de la Fraternité Edmond Michelet et obtint le soutien de la mairie pour que se déroule sur plu-

sieurs jours ce colloque hors norme pour envisager tous les aspects de la présence juive en Limousin et en Corrèze;

la Fraternité Edmond Michelet (ancien déporté et homme politique, ce Briviste a été reconnu Juste parmi les Nations). Le colloque entend aborder tous les aspects de la présence juive comme l'histoire de la communauté juive installée à Brive avant la guerre (une quinzaine de familles). Ces histoires locales sont révélatrices des tensions nationales d'avant guerre. Si cette communauté est des plus réduite elle aura

son rôle à jouer pendant la guerre. Les conférenciers ont montré comment la Corrèze est devenu un refuge pour les Juifs, à l'heure de la persécution nazie.

Georges Bensoussan, après avoir introduit le colloque en a également assuré la conclusion et la synthèse : *la « micro-histoire éclaire la grande ... Oui, il y a eu des sauvetages, il y a eu de la solidarité, il y a eu quatre mille Justes en France. Mais il ne faut pas oublier que l'antisémitisme français était d'une extrême violence, il rap-*



(1) La paronomase est une figure de style qui utilise des mots qui se ressemblent, la signification est souvent différente. Ici, les termes se ressemblent et relèvent de la géographie.



pelle que, si 75 % des juifs de France ont survécu, à peine 10.000 ont été pris en charge par les réseaux de la Résistance.» Ils ont donc «survécu» plus qu'ils n'ont été «sauvés».

Pour Georges Bensoussan, cette histoire des juifs en Limousin, pendant l'Occupation, permet également de dessiner les grandes lignes du judaïsme français d'après-guerre. Il est évoqué à travers des personnalités du judaïsme qui trouveront refuge en Corrèze : André Neher, Beno Gross, Léon Poliakov, André Chouraqui, Jacob Gordin et Jules Isaac .

Après les rafles, après les dénonciations, après l'adoption du « statut des juifs » sous le gouvernement Pétain, la fidélité à la France est ébranlée.

Si Jacob Gordin décède peu de temps après la libération, si Jules Isaac, rétabli dans ses

fonctions reste profondément français et militant du rapprochement judéo-chrétien jusqu' à sa mort en 1963, c'est peut être la cassure du sentiment national et de l'amour de la France qui sont à l'origine de l'installation d'André Chouraqui pour Israël en 1958, du départ d'André Neher pour Israël après la guerre des six jours, de l'alyah de Beno Gross en 1969.

Un historien corrézien Jean Michel Valade évoque une affaire locale. Interrogeons nous sur son aspect révélateur d'une attitude générale à l'échelle nationale : « un exemple de mémoire étouffée de la Seconde guerre mondiale : la stèle du Saillant de Voutezac ». Alors qu'une stèle avait été dressée en 1985 en mémoire des cinq otages arrêtés par la division Brenner et envoyés dans les camps nazis, la municipalité et la population avait

«oublié » que cinq Juifs avaient subi le même sort. Jean Michel Valade qui avait reconstitué les circonstances de ces arrestations avait demandé pendant 34 ans que la municipalité répare cette injustice et inscrive les noms des cinq Juifs à côté de leurs compagnons d'infortune, les cinq otages saillants. Mais ces cinq Juifs n'étaient pas « vraiment » saillants ...

Cela a été fait lorsque la municipalité a changé. Madame Nicole Poulverel, maire du Saillant a inauguré cette nouvelle stèle ... en début d'année 2019.

Enfin signalons que, s'il y a quelques Juifs en Corrèze, la vie communautaire juive a totalement disparu de Brive et de Corrèze. ■



Les Sociétés des Radomiens dans le monde

Non, il ne s'agit pas d'un bug. Nous ne nous répétons pas.

Les Amis de Radom souhaitent apporter quelques corrections à l'article rédigé dans notre bulletin n°35 sur leur association. Le plus simple était de leur donner la parole. Nous vous proposons par conséquent une présentation "officielle" de l'association.

Radom comptait plus de 30.000 Juifs avant-guerre avec déjà une diaspora importante en Amérique et en France. Les Radomiens (*Roudoumers en Yiddisch*) ou Juifs originaires de Radom, ont été suffisamment nombreux pour se reconstituer dans les différents pays, comme d'autres communautés à travers le monde .

En Israël

Les *Roudoumers* émigrants au début du 20e siècle ont participé à l'installation juive en Palestine. Ils ont combattu lors des deux guerres mondiales, dans la Légion juive pendant la Première guerre mondiale, dans la Brigade juive lors de la deuxième. Puis ont rejoint la Haganah.

Une société de secours mutuel a été créée en 1942 *Yirgoun Yotsei Radom* pour fournir une aide matérielle à de nombreux réfugiés de l'Union soviétique qui avaient pu s'échapper avant l'arrivée des Allemands en septembre-octobre 1939.

Après la guerre, la société a accueilli les *Roudoumers* survivants de la Shoah et tous les immigrants qui suivront. Devenue « Société de Secours mutuels israélienne », elle a créé une banque de prêt sans intérêt pour les nouveaux arrivants, puis son rôle a été l'organisation d'activités sociales et culturelles.

Aux Etats-Unis

Sur le continent américain la première société à été fondée à New York en 1903. Elle organisait la vie religieuse et sociale des Juifs nouveaux émigrants. Au cours de la première guerre mondiale, la « *Radomer independent Aid Society* » a mis en place un dispositif pour aider les Juifs de Radom. La « *Radomer Congrégation* » a aidé après la deuxième guerre mondiale les survivants en Europe, en Israël ainsi que ceux qui avaient pu émigrer aux Etats Unis.

En 1927 a été créé le *Radomer Culture Center* qui joue un rôle important dans l'action sociale et culturelle juive de New York auprès des Juifs des Etats unis et du Canada. Diverses sociétés de Roudoumer se sont créées à travers les Etats Unis, à Détroit, Los Angeles et Miami.

Au Canada

La société, *Radomer Mutual Benefit Society and B'nai*

Radom and Vicinity of Toronto (Toronto et alentours) a été créée au Canada en 1925. Lors de la crise de 1929, elle fonda le Fonds de secours aux Juifs nécessiteux de Toronto. Puis en 1932 une association de crédit coopératif. Elle fournit toujours des prêts et divers avantages médicaux. Elle intervient en matière éducative en soutenant les écoles juives de la ville, le Talmud Torah et diverses institutions de protection sociale, maisons de retraite et maisons de convalescence.

La Société d'aide mutuelle de Québec a été créée en 1941 et a activement coopéré à l'installation des survivants de la Shoah admis au Canada avec la même organisation que celle de Toronto.

En Australie

Après la guerre, des Juifs de Radom sont partis vers l'Australie et s'y sont retrouvés en nombre suffisant pour créer en 1946 le *Radomer Center of Melbourne* qui a pu aider les *D.P. juifs* (Displaced Persons) arrivant en Australie dans les années qui ont suivi.





Mémorial de la Société Les amis de Radom de Paris pour honorer les Roudoumers assassinés par le nazisme. Inauguré en Juin 1948

En France

En France, les actions traditionnelles des communautés juives s'intégraient parfaitement dans l'objet de la loi de 1898. La loi sur les Sociétés de Secours mutuel du 1er avril 1898 prévoit les dispositions communes à toutes ces Sociétés. Elles doivent poursuivre essentiellement quatre buts : le secours aux malades, les assurances individuelles ou collectives de décès ou d'accidents et pensions de retraites, l'assistance aux familles et assurer les frais de funérailles, le secours aux ascendants, aux veufs, veuves ou orphelins. Les années 1923-1925 ont amené une vague importante



d'immigration de Radom ; les nouveaux immigrants se sont regroupés pour s'entraider dans leur quête de logements et d'emplois. La Société les « Amis de Radom » a été créée à Paris en 1926.

Bien que les Roudoumers à Paris aient des appartenances politiques très différentes, ils ont été en mesure de recruter de nombreux membres pour travailler ensemble dans le cadre non partisan de la Société.

En 1938, la Société fusionna avec le « Patronate », un groupe antifasciste de Roudoumers qui travaillait depuis des années pour le compte de réfugiés politiques de Radom et fournissait une assistance

matérielle et juridique à des amis emprisonnés à Radom.

À la suite de la fusion, la Société comptait plus de 200 membres, dirigés par Aaron Luxemburg

L'organisation a élargi ses activités, acquis un terrain de cimetière et parrainé de nombreuses manifestations sociales et culturelles. L'organisation a également offert les services d'un médecin, fournissant des soins médicaux gratuits à ses membres.

La Seconde Guerre mondiale a ravagé les rangs des Roudoumers en France. De nombreux membres de la Société se sont enrôlés dans les forces armées françaises et ont été tués au combat. Pendant l'occupation nazie de la France, de nombreuses familles de Roudoumers ont été déportées et ne sont jamais revenues. Parmi eux figuraient les principaux membres de l'organisation : Jacob Milman, Shalom Shlamowitz, Smutek, Joël Schneider, Spielfogel, Israel Weintraub et Abraham Zeigman.

Après la catastrophe de la Seconde Guerre mondiale, les survivants sont rentrés à Paris, seulement pour trouver une communauté juive décimée, avec leurs appartements et leurs commerces détruits ou saccagés. La Société a ensuite repris ses activités en aidant les orphelins et les veuves de Roudoumers qui ont perdu la vie pendant la guerre. L'organisation a entrepris un effort concerté, principalement par le

biais des tribunaux, afin de récupérer les appartements et les magasins confisqués pendant l'occupation nazie.

Lorsque la vie commença à se normaliser, un comité permanent fut élu lors d'une assemblée générale, présidée par Simon Fishman. L'organisation dut alors faire face à un nouveau défi : l'immigration des survivants des camps de la mort.

Face à l'augmentation de leurs besoins, M. Fishman s'est rendu à New York pour solliciter l'aide financière des organisations de Roudoumers pour leurs frères dans le besoin à Paris. M. Fishman a été chaleureusement accueilli par les secours de « United Radomer » aux États-Unis et au Canada et a reçu une aide généreuse.

Au cours des décennies suivantes, l'organisation « Les Amis de Radom » a grandi en force et en ressources et a pu apporter une aide considérable aux Roudoumers vivant en Israël.

En outre, il a soutenu toutes les campagnes nationales en faveur d'Israël. Les Roudoumers ont contribué à l'achat de deux avions et d'un tank pour l'armée israélienne.

Des réunions traditionnelles à Yizkor ont toujours lieu chaque année à la mémoire de la communauté juive détruite de Radom. Un monument en marbre noir, honorant les victimes de guerre de Radom a été érigé au Cimetière parisien

de Bagneux.

Les noms des héros de la Société sont également inscrits : Jacob Handelsman, décédé martyr après avoir fait exploser le crématorium d'Auschwitz ; Moshe Neiman et Chaïm Zucker, qui ont donné leur vie pour défendre la démocratie en Espagne. En outre, la Société a soutenu des activités culturelles juives à Paris, notamment le théâtre et la presse juifs. Elle a contribué à la publication de livres en yiddish, rédigés par les Roudoumers Alfred Grant et S. Gutman.

Plus de 90 ans plus tard, la Société des « Amis de Radom » est toujours aussi active. Roger Candal nous fait part d'une prochaine publication d'un livre à l'initiative de la ville de Radom en Pologne en collaboration avec les autres sociétés de Roudoumers à l'étranger, sur l'histoire des Juifs de Radom.

Actuellement Roger Candal est Secrétaire des « Amis de Radom », Daniel Weisberg en est le Président. ■

**Les Amis de Radom
Mémorial de la Shoah,
17 rue Geoffroy l'Asnier
75004 Paris.**

**Consulter le site de
Mémoire juive :
[www. memoirejuive.org](http://www.memoirejuive.org)**

**Pour nous écrire :
page "contact"
du site
ou par mail :
memoirejuivedeparis@gmail.com**

Bulletin de Mémoire juive - mjdp
Rédaction collective.
Tous les textes signés sont publiés sous
la responsabilité de leurs auteurs
Mise en page : Jean-Pierre Randon.

**MÉMOIRE JUIVE - mjdp
17 rue Geoffroy l'Asnier
75004 Paris**

memoirejuivedeparis@gmail.com

ASSOCIATION RÉGIE PAR LA LOI DU 1^{ER} JUILLET 1901
J.O. du 2 Juillet 1986
Prés. : M Jean Pierre Randon
Vice présidente : Mme Michèle Lévy-Bonvalot

ISSN 2497-8000



Les Juifs du Zimbabwe, une disparition annoncée

Notre ami Roger Candal a trouvé un article qui comporte en filigrane la prochaine disparition d'une communauté. L'article demande qu'on soutienne les actions d'un rabbin pour maintenir le lien avec une population juive résiduelle et affaiblie au Zimbabwe.

C'est l'histoire particulière des Juifs dans le Sud de l'Afrique. Un historique rapide permet de mieux comprendre le rôle du rabbin Moshe Silberhaft, directeur de l'African Jewish Congress of South Africa. surnommé *le travelling rabbi*, le rabbin voyageur. L'article invitait à aider financièrement ce rabbin qui à partir de l'Afrique du sud, aide les *265 Juifs restants* du Zimbabwe (chiffre surestimé d'après les derniers articles consultés) en leur apportant *réconfort religieux, médicaments, de l'argent et des nouvelles de leur familles qui habitent pour beaucoup en Afrique Du Sud ... Les cimetières sont délabrés et la synagogue de Bulawayo – la deuxième ville du pays – a brûlé, laissant une centaine de juifs désespérés...*

Le Zimbabwe actuel était autrefois connu sous le nom de Rhodésie du Sud et plus tard de Rhodésie. Tout au long du XIXe siècle, des Juifs ashkénazes de Russie et de Lituanie s'installent en Rhodésie avec la colonisation britannique, ce sont pour l'essentiel des commerçants. En 1894, la première synagogue, une tente à Bulawayo, n'en marque pas moins la constitution effective d'une première communauté. Une deuxième se crée à Salisbury en 1895, Une troisième à Gwelo en 1901. Dans les années 1900, 400 Juifs vivent en Rhodésie.



Au cours de la première moitié du 20^e siècle, la communauté

s'accroît par l'arrivée de Juifs allemands fuyant le nazisme, de Juifs séfarades originaires ou non du Commonwealth ou de territoires sous mandat britannique en nombre suffisamment important pour que soit édifiée une synagogue séfarade à Salisbury en 1950.

Quand dans les années 1960, les troubles gagnent le Congo belge, des familles juives s'installent en Rhodésie portant la population juive à plus de 7000 personnes.



Rabbin Moshé Silberhaft

Le judaïsme rhodésien se caractérise par une assimilation importante à la société locale et un taux de mariages mixtes plus élevés que dans d'autres communautés. En 1957 un mariage sur sept était un mariage mixte et Roy Walensky qui fut premier ministre de la fédération de Rhodésie était le fils d'un Juif lituanien et d'une afrikaner mais malgré cela, jusque dans les années 1970, la communauté survit avec un conseil sioniste rhodésien, des institutions, synagogues, écoles, centres communautaires, commerces, cimetières, mouvements de jeunesse et clubs sportifs, maison de retraite et plusieurs organisations féminines, toutes institutions caractéristiques de la vie juive.

En 1965, le gouvernement de la minorité blanche et son premier ministre Ian Smith déclare unilaté-

ralement son indépendance contre la volonté du gouvernement britannique d'imposer l'égalité des communautés blanches et noires. Cette période, tant en raison des sanctions internationales qu'en raison d'une guérilla insurrectionnelle noire connue sous le nom de guerre du Bush provoque l'instabilité politique et l'effondrement de l'économie. Lorsque la guerre s'achève en 1979, la majorité des blancs a quitté le pays, la plupart des Juifs également.

En 1980, il reste un millier de Juifs. La plupart sont partis pour l'Afrique du Sud, Israël ou l'Amérique du Nord. Dans les années 1990, la communauté disparaît. Les rabbins partent, les institutions juives ferment. En 1992, l'ex président Robert Mugabé, admirateur d'Hitler, s'en prend alors à la communauté juive : *les fermiers blancs sont des gens au cœur dur, on pourrait penser qu'ils sont Juifs*, déclare-t-il.

Tout au long de ces années, les départs continuent, il ne reste aujourd'hui qu'une centaine de Juifs en Rhodésie. La plupart ont plus de 65 ans. Il n'y a plus de familles ni de jeunes, on n'y a plus célébré de Bar-Mitza depuis 2006.

Les troubles en Afrique centrale et les conflits interethniques provoquent les départs de populations qui viennent s'entasser dans des bidonvilles aux portes des centres urbains rhodésiens avec pour conséquence l'accroissement de l'appauvrissement et de l'insécurité.

Les Juifs réduits à quelques personnes âgées, l'affaiblissement de la communauté juive d'Afrique du Sud qui rencontre les mêmes difficultés, la montée de l'antisémitisme laissent à penser que très rapidement la vie juive disparaîtra totalement du Zimbabwe. ■